

## Préface

*Au fond, même si tous les hommes du monde étaient raisonnables,  
il y aurait encore, toujours, la possibilité de traverser le monde de nos signes,  
le monde de nos mots, de notre langage, de brouiller leur sens les plus familiers  
et de mettre par le seul et miraculeux jaillissement  
de quelques mots qui s'entrechoquent le monde de travers.*

MICHEL FOUCAULT<sup>1</sup>

Deux décalages rendent très précieux dans sa singularité cet ouvrage de Joëlle Oury, l'un, temporel, l'autre fonctionnel. Temporel, car elle a su prendre le temps qu'il fallait pour transformer en livre la thèse que, jeune psychiatre, elle soutint en 1970. Elle se trouve ainsi en heureuse compagnie, celle de Marguerite Yourcenar qui, évoquant le nombre d'années passées à écrire son *Hadrien*, déclarait : « En matière de livre, il faut savoir attendre. » Fonctionnel, car elle ne fut jamais, à l'endroit de Daniel H., en position de soignante. C'est en archiviste qu'elle aborde celui qu'elle ne rencontra pas, même si elle put, à l'occasion, apprécier les gâteaux que l'hôpital lui permettait de produire et de vendre et même si, un certain mémorable jour (p. 246), elle l'aperçut, émue presque aux larmes, au travers de la porte entr'ouverte du pavillon qu'il allait devoir quitter. Elle ne répond à aucune demande, ni à celle de Daniel H. ni à celle d'aucune institution qui la solliciterait pour être son médecin. La demandeuse, c'est elle. À plusieurs années de distance, Daniel H. « revient » dans sa vie, écrit-elle, cela jusqu'à ce jour d'aujourd'hui où elle franchit le pas d'un large faire savoir. Certes, elle s'adresse nommément au jeune psychiatre, mais qui ne l'est pas en un temps où traiter quelqu'un de « parano » est devenu courant ? C'est tout un chacun qui est concerné.

Joëlle Oury ne se satisfait toujours pas de la sorte de lassitude, du délaissement qui a frappé les psychiatres de Sainte-Anne (p. 62) après avoir été un temps vivement intéressés par le cas de Daniel H. (on a d'abord beaucoup parlé de lui dans les couloirs du service à la suite de ce qu'il en a été dit dans le presse, on a discuté le premier

---

<sup>1</sup> Transcription de l'émission « Le langage en folie », réalisée par Jean Doat, janvier-février 1963, in Philippe Artières et Jean-François Bert, *Un succès philosophique. L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault*, PUC et IMEC éd., 2011, p. 179-180.

diagnostic de l'expert, il a fait l'objet de plusieurs présentations de malade)<sup>2</sup>. Ce qu'elle appelle son témoignage, soit, pour elle, les nombreuses et diverses traces qu'il a laissées, mais aussi les propos qui ont été tenus sur lui et les écrits qui lui furent consacrés, ne saurait sombrer dans l'oubli. Voici sa demande, son vœu : que n'advienne pas cet oubli, pas maintenant ; on ne saurait, selon la formule d'Hugo, « jeter ce qui n'est pas tombé ». Daniel H. : « Moi je ne tombe pas » (p. 194). Pourtant, on le lira, il est tombé Daniel H., et mal tombé ; si ce final ne peut être rectifié, qu'au moins il se sache... un dernier mot, non, il ne l'était pas.

On est saisi, attristé, effaré par les deux photographies (p. 268) du cimetière de l'hôpital psychiatrique (Saint-Alban) qui, une seule fois regardées, ne permettront plus à chacun d'ignorer que les tombes de ceux qui décédèrent en ce lieu asilaire sont sans mention de noms. Un numéro de matricule en tient lieu, ou bien plutôt n'en tient précisément pas lieu ; mort et enterré, un fou n'a pas droit à son nom (en 1921, Oscar Panizza fut lui aussi enterré anonymement au sanatorium Mainschloss, près de Bayreuth). Ainsi, en 1985, Joëlle Oury n'a-t-elle pas pu se recueillir sur la tombe de Daniel H. comme ce dernier avant elle n'avait pu le faire sur celle de son père, Gaston H., lui aussi inhumé à l'hôpital psychiatrique (Perray-Vaucluse) après s'y être pendu. Joëlle Oury ne veut pas d'un tel oubli poussé si tôt si loin que l'on ne pourrait plus même dire de quelqu'un qu'il a vécu (tombes qu'il n'y aurait aucun sens à profaner, tombes sur lesquelles personne ne peut seulement envisager de cracher). Un tel oubli était d'ailleurs déjà à l'œuvre du vivant de Daniel H., il n'est immédiatement plus question de lui à Perray-Vaucluse après qu'une décision préfectorale (significative quant à la détermination du lieu où est le véritable pouvoir dans l'asile<sup>3</sup>) eut exigé de le changer d'hôpital, de le conduire très loin de cet amour qui alors l'habitait, en un lieu inconnu de lui et qu'il devait appeler « l'antichambre du cimetière », un lieu où, peu après, il se pendra, au même âge que son père (p. 251), empêchant à jamais Joëlle Oury de le rencontrer. C'est « non », simplement « non », d'un « non » mis en acte : elle ne veut pas de cet oubli. Un refus, tel est d'abord son ouvrage. Il n'est pas que cela.

---

<sup>2</sup> Il sera à nouveau beaucoup question de lui des années plus tard, à l'hôpital (cf. le chapitre que Joëlle Oury intitule si justement « La déchirure », celle qui est infligée à Daniel H., la sienne aussi bien).

<sup>3</sup> Dans un écrit de 1967 (cité p. 297) Lucien Bonnafé note que la moitié des malades hospitalisés à Perray-Vaucluse le sont par la police.

Sa position décalée, à l'abri de toute perspective soignante, lui permet en effet aussi de distinguer certains des traits les plus caractéristiques du rapport du médecin ou de l'infirmier au malade (pour le moins, à Daniel H.) que l'on chercherait en vain dans les manuels de psychiatrie, pas non plus dans les écrits qui visent à rendre compte de la maladie mentale et qui, pour la plupart, ne se savent pas désespérés. Ainsi entre-t-on, avec elle, dans l'hôpital psychiatrique de la meilleure façon qui soit. Répertorier ici même ces traits serait annuler l'intérêt de leur découverte sous sa plume. Aussi n'en retiendrais-je qu'un seul, deux fois rapporté par Daniel H. et qui vaut comme leur substantifique moelle. Un temps hospitalisé au service des admissions de l'hôpital Sainte-Anne alors dirigé par Georges Daumézon, Daniel H. est reçu dans le bureau de ce dernier. Six personnes sont là rassemblées, le surveillant, des internes, l'assistante sociale. Questionné, le malade rapporte qu'enfant il jouait au Meccano. Mais autant laisser maintenant la parole à Daniel H., clinicien de ses cliniciens, tant son observation ne souffre pas un seul changement de mots :

À cette annonce, vous vous êtes confortablement enfoncé dans votre fauteuil, vous avez mis vos deux pouces dans les échancrures de votre gilet, et vous avez prononcé pour votre auditoire l'une de ces merveilleuses leçons qui restent immortelles dans les annales de l'Histoire : à vos élèves, les trois internes, vous avez dit : « Voyez, les paranoïaques, c'est toujours ainsi, la mécanique, la précision !! »

Ah ! ces deux pouces à la fois dressés et solidement accrochés au corps grâce au gilet. Qui donc pourrait dire en mots, par-delà cette assurance dont ils témoignent, la posture énonciative qu'ils manifestent ? Voici, en condensé, la présentation de malade. Ainsi que Michel Foucault l'a épinglé, c'est au regard médical que s'adresse la leçon, c'est la leçon qui constitue le médical comme regard (le « voyez »).

Chez Joëlle Oury le savoir est d'une autre teneur. Sans en rien le mettre de côté, elle a su préserver cette naïveté questionnante hors de laquelle le savoir ne vaut que comme « un rideau d'indifférence » (Daniel H., p. 57) interposé entre le malade et son soignant pour la (relative) tranquillité du premier et la chronicisation du second (chronique, Daniel H. l'est devenu puis resté, en dépit des efforts amicaux de Lucien Bonnafé). Elle va même, à l'occasion, jusqu'à se risquer à mettre sa parole au service de celle de Daniel H. : il parle par elle. Lectrice de certains de ses écrits marqués de quelque obscurité, elle écrit même, peut-être sans y prendre garde : « Il n'est pas aisé de s'y reconnaître » (p. 207). Différente en cela de deux de ses collègues qui ont successivement eu affaire à Daniel H., elle ne s'éprouve pas par lui persécutée –

craignant pour sa vie, le Dr Pierre Deniker<sup>4</sup>, après l'avoir fait fuguer de son service dans une tentative (réussie) d'évitement d'électrochocs qu'il envisageait<sup>5</sup>, le dirige vers un hôpital de banlieue (preuve qu'il est plus aisé d'expérimenter sur des malades les effets de la phénothiazine chlorée à chaîne aliphatique que de prendre appui sur un moment de tension, de crise pour, façon Galien, donner sa chance à la transformation dont cette crise est porteuse).

Ces deux différentes positions à l'endroit de Daniel H. peuvent se dire encore autrement. On aura ici même l'occasion de lire aussi bien le premier rapport d'expertise que différents « certificats » qui sont autant de témoignages écrits par des témoins *couverts*, autrement dit qui, hormis leur signature, pourraient être n'importe quel diplômé en psychiatrie (il s'agit d'un semblant). Leur style l'atteste : assertif, neutre, désaffecté, usant d'un vocabulaire qui n'a cours qu'entre quelques-uns (exemple page 64). Joëlle Oury est, elle, un témoin *ouvert*, elle ne s'interdit pas d'écrire en première personne et jusqu'au point, on l'a dit, de prêter sa voix à celle de Daniel H. La lisant, on a affaire à quelqu'un, à quelqu'une, et qui vit, qui est touchée, qui touche son lecteur, non pas à un fantôme drapé dans son savoir. À vrai dire tout un chacun (psychiatre, psychologue, infirmier, aide-soignant, personnel de salle ou administratif, assistante sociale, économiste) est tiraillé entre ces deux positions qui sont ici même offertes comme à ciel ouvert. On lira en particulier la diversité des postures prises par les assez nombreux psychiatres qui ont dû se situer par rapport à Daniel H. Cet éventail est d'autant plus aisé à distinguer que l'époque est celle d'un certain « bougé » de la discipline psychiatrique contraignant chacun à se situer.

Daniel H. se voyait en souffleur de théâtre (p. 163). Le texte qu'ainsi il murmure n'est pas plus que ça le sien comme, de même, celui de Joëlle Oury n'est pas plus que ça le sien. Comme lui, elle porte témoignage mais d'une façon différente, ne serait-ce que parce qu'elle met son souffle au service du sien. Ce dispositif feuilleté rend enfin audibles les propos de Daniel H. Un prophète apparaît au jour frisant, alertant ses contemporains notamment sur des menaces écologiques aujourd'hui présentes dans tous

---

<sup>4</sup> Il eut recours, avec Daniel H., au « sérum de vérité », également à « la chambre des aveux spontanés » (p. 39 et 40).

<sup>5</sup> Ce faisant, le prescripteur méconnaît qu'une telle intervention reconduirait, reproduirait ce que Joëlle Oury dénomme « le traumatisme initial » qui a frappé Daniel H. (p. 281).

les esprits. Daniel H. : « Ce n'est pas que je pousse mon déséquilibre mental jusqu'à me croire prophète, non » (p. 204).

Une monographie clinique approfondie est telle que, par l'ampleur du « matériel » présenté, elle offre à son lecteur la possibilité d'interpréter ce matériel autrement que ne le propose l'auteur – ce dont Lacan faisait mérite aux « cas historiques » de Freud, lui-même ayant très largement usé de cette possibilité. Cela se vérifie ici même. Ainsi peut-on noter qu'une piste n'a pas été explorée par Joëlle Oury, celle d'une folie à deux (ou à plusieurs) qui lierait le fils au père. Leur mort que l'on pourrait dire en quelque sorte commune (même âge, même procédé, même lieu asilaire) en serait le signe le plus tangible. Existe-t-il, dans quelque archive, un dossier « Gaston H. » qui permettrait de jeter d'autres ponts encore que ceux, déjà nombreux ici même, qui lient Daniel à Gaston ?

Quoi qu'il en soit, Joëlle Oury fait de ce lien l'axe de son interprétation du cas. Cette interprétation, cependant, est marquée d'un trait dont je ne connais aucun exemple s'agissant d'une monographie clinique approfondie. Elle est mise à l'enseigne d'une certaine désuétude, sa situation historique est soulignée, on dirait presque revendiquée – ce que permet la publication aujourd'hui d'un texte issu d'une thèse écrite il y a quarante ans. On se doute que ce n'est pas seulement le texte qu'elle écrivit en 1967 et qu'elle reproduit heureusement en annexe que Joëlle Oury juge « daté » (p. 303). Ce n'est pas tant d'obsolescence qu'il s'agit que de la marque d'un rapport au savoir pour lequel je viens d'écrire le substantif « désuétude ». L'étymologie donne « se déshabituer de » (*desuescere*). À son savoir Joëlle Oury ne s'habitue pas ; il reste marqué d'ignorance, provisoire, faillible, incomplet. On sait qu'il en allait de même chez Freud, chez Lacan et quelques autres.

Voici Wittgenstein. Il enseigne à Cambridge. Il fait autorité. Un de ceux qui suivent ses cours lui demande un rendez-vous particulier. L'heure est grave, l'élève doit prendre une décision où il va engager sa vie. Il a, jusque là, bouclé des études de théologie, il s'intéresse à la philosophie, mais autre chose encore lui importe : il souhaite entreprendre des études de psychiatrie. Qu'en pense Wittgenstein qui, depuis un certain temps, a eu quelque peu l'opportunité de le connaître ? Réponse : « Oui, vous pouvez envisager d'exercer la psychiatrie car vous êtes de ceux qui savent qu'il y a plus de choses, dans le ciel et sur la terre, que n'en rêve notre philosophie. »